

TIBET

MORT OU VIF

PIERRE - ANTOINE DONNET



au Vif du Sujet
GALLIMARD

Extrait de la publication

PRÉFACE

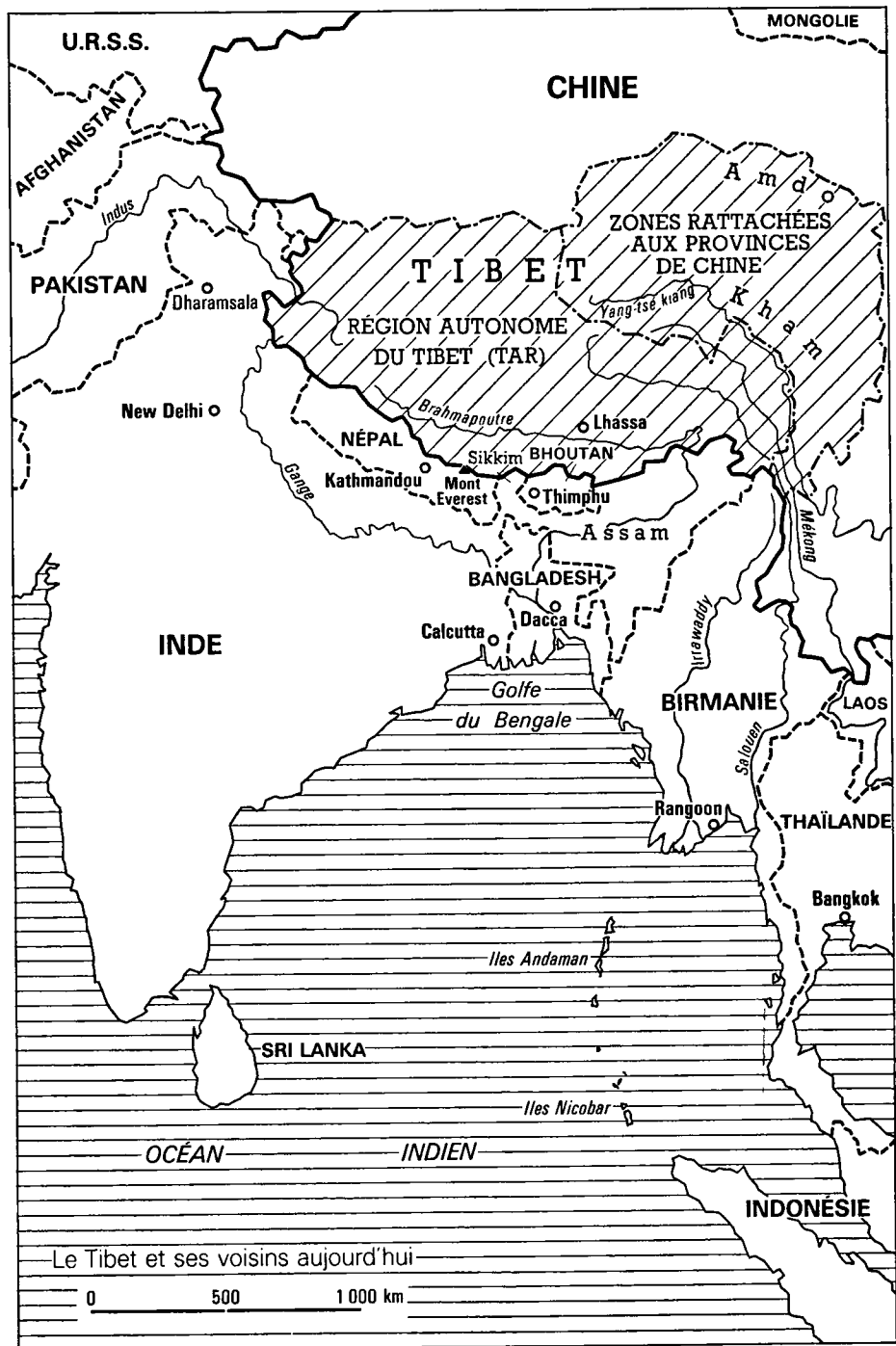
Comme beaucoup de Français, j'ignore presque tout du Tibet. Même si les rapports annuels d'Amnesty International m'ont avertie qu'il s'y passe de terribles exactions, il m'aura fallu, je le confesse, la lecture de ce livre pour que les chiffres prennent corps. Je veux dire qu'ils touchent le cœur et plus seulement l'esprit. Grâce au remarquable travail de Pierre-Antoine Donnet qui prend ses sources des deux côtés de la barricade – au Tibet et en Chine – on sait sur le vif la lente agonie d'un peuple millénaire qui ne compte plus que quelques millions d'habitants.

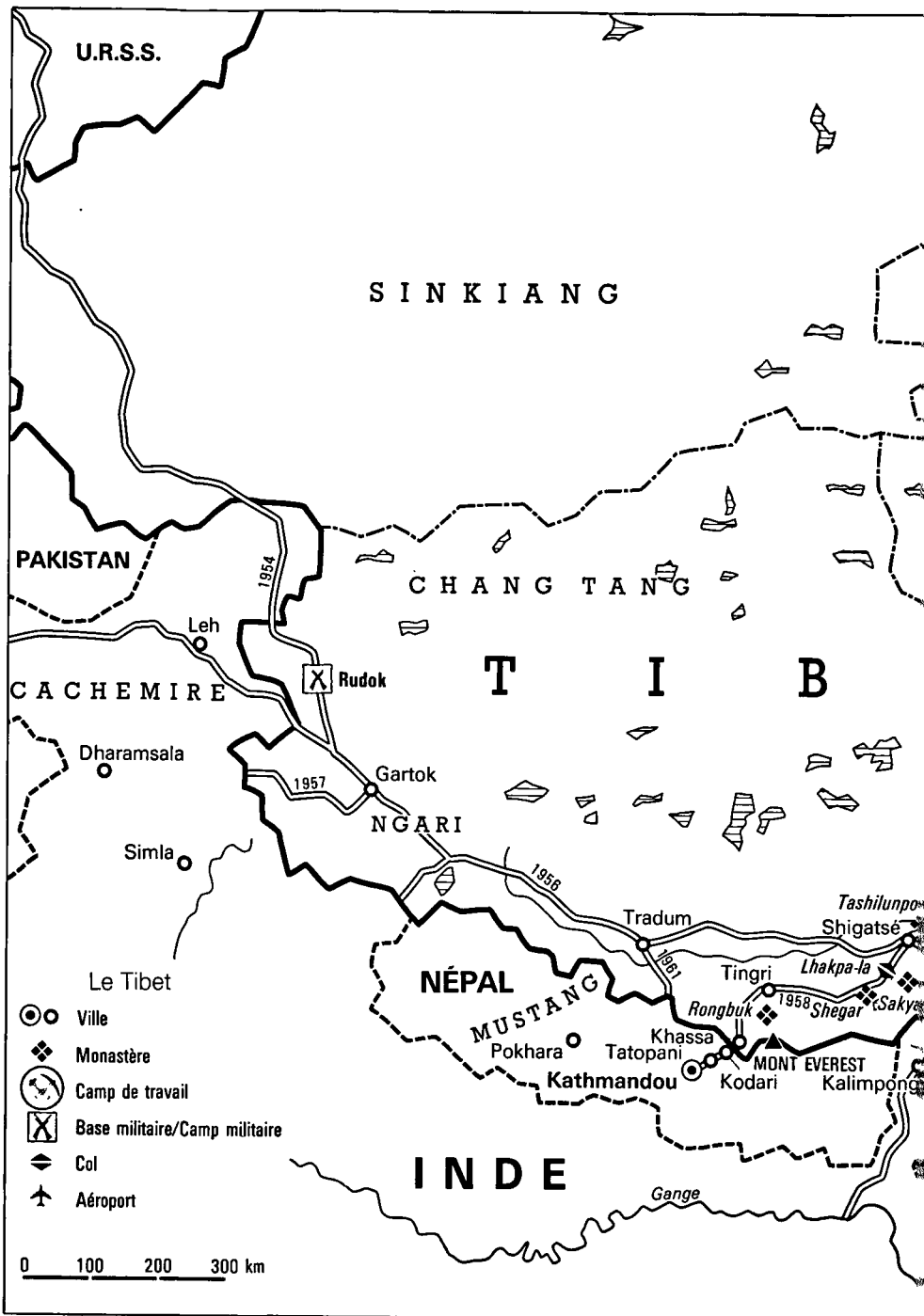
Le drame a commencé en 1950, lorsque la puissante armée chinoise a envahi le Tibet. Depuis lors, l'un des plus beaux et des plus rares pays du monde, aux traditions pacifiques et religieuses, résiste avec l'énergie du désespoir à l'anéantissement qui le menace. L'agonie du Tibet, ce n'est pas seulement des hommes assassinés, des nonnes et des prêtres torturés, des milliers de gens déportés dans des camps de rééducation, c'est aussi un véritable génocide culturel, linguistique et religieux poursuivi par les autorités chinoises pour rayer ce pays et cette civilisation de la carte du monde. La sinisation systématique du Tibet est à moyen terme sa mort assurée. Et cela dans l'indifférence générale, si forte est la peur des uns de rater un marché de plus d'un milliard de consommateurs futurs, et celle des autres d'irriter un voisin redoutable.

Blessé au plus profond de lui-même, le cœur du Tibet bat

encore, mais doucement, si doucement qu'on a du mal à l'entendre. Certains, trop pressés, sont déjà prêts à signer l'acte de décès. Mais ils ont tort. Une petite lumière vacillante brille encore en la personne du Dieu vivant des Tibétains. Le dalaï-lama, homme pacifique, tolérant et courageux, incarne à merveille son peuple en sursis. En courant le monde avec son bâton de la paix, il témoigne que son pays vit encore et que nous pouvons l'aider à le sauver. Utopie, irréalisme, dirait-on. Mais non. Il est parfois arrivé que l'opinion publique mondiale fasse des miracles et force un puissant Goliath à mettre genou en terre devant un frêle David. Pour ce faire, la première étape passe toujours par la fin de l'indifférence qui se nourrit de l'ignorance. Il est donc urgent de lever le voile sur la douloureuse réalité du Tibet. Ainsi peut-être ne le sauverons-nous pas de la mort prochaine, mais à tout le moins, nous aurons refusé d'être les complices nonchalants de ses assassins.

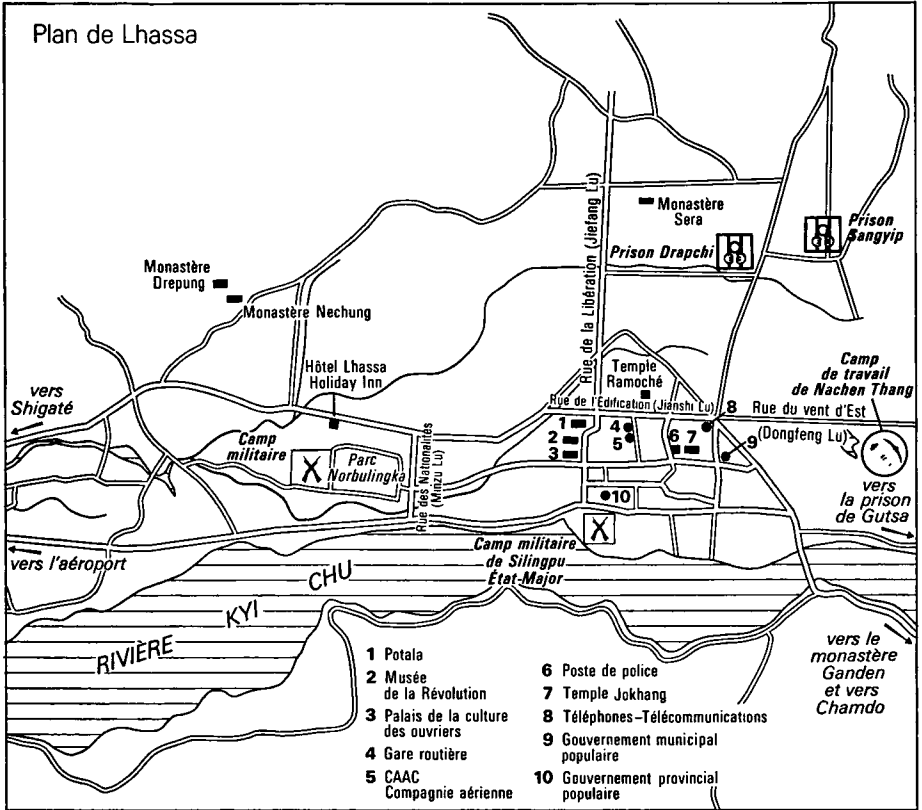
Élisabeth Badinter
Décembre 1989







Plan de Lhassa



En danger de mort

Je me souviendrai de ces premières journées au Tibet comme de l'une des plus grandes joies de ma vie. La première nuit sur le Toit du monde, nous l'avions passée dans une modeste auberge tibétaine aux odeurs sauvages et d'une propreté peut-être douteuse. Mais cela n'avait aucune importance. Sous l'effet de l'altitude, les lèvres de ma compagne étaient devenues violettes. Était-ce le manque d'oxygène ou l'émotion ? Nos cœurs battaient à tout rompre. A presque 4 000 mètres d'altitude, au milieu de la nuit, nous avions la sensation très réelle d'être plus près de la voûte céleste. Les étoiles qui scintillaient dans une mer de bleu intense semblaient toutes proches, à portée de la main. Jamais je n'avais vu la Voie Lactée aussi nettement. Enfin nous foulions le sol du Pays des Neiges, pays des fables, pays de mystère, pays martyr aussi. Dehors, la nuit était tombée depuis longtemps, mais le village tout proche résonnait encore de mélodies tibétaines, de chants et de danses. Ce petit coin de paradis perdu était en liesse à l'occasion d'une fête rurale. Nous étions épuisés et heureux.

Nous avons quitté Kathmandou la veille au petit matin, à bord d'un bus archi-bondé, sur le point de rendre son dernier soupir, qui transportait hommes, femmes, enfants, volailles, cochons et marchandises de toutes sortes, en gémissant lentement, sur une route de montagne. Il avait énormément plu. Arrivés dans le gros bourg de Tatopani,

nous avons dû parcourir les derniers kilomètres jusqu'au village frontière de Kodari, assis à même le plateau arrière d'un gros camion qui peinait sur la route défoncée par les intempéries. Le « Pont de l'amitié » qui sépare le Népal et le Tibet et enjambe la rivière Sun Kosi avait été emporté après ces pluies torrentielles. C'est donc à pied que nous avons continué le chemin vers Khassa, baptisé Zhangmu par les Chinois, le premier village-frontière tibétain, perché à flanc de montagne, à une bonne vingtaine de kilomètres, cheminant presque toute une journée derrière deux sherpas népalais, le long de sentiers raides qui couraient le long de la montagne. Après plusieurs heures d'efforts, souvent distancés par nos sherpas qui, eux, marchaient allégrement pieds nus sur la roche, nous étions exténués. Mais, au détour d'un chemin, la vue soudaine du premier village tibétain, perché au loin dans les hauteurs, encore à une distance respectable, fut une grande émotion. Les maisons de torchis blanc de Khassa, presque entièrement dissimulées dans la brume, ajoutaient un air de secret et de poésie à cette terre tibétaine que nous allions découvrir. Nous réalisions un rêve de jeunesse. Toutefois nous n'étions pas tout à fait des touristes ordinaires : durant ces journées d'août et septembre 1985, j'allais au Tibet aussi en journaliste professionnel, mandaté par une grande agence de presse.

Au Népal, avant de partir, à Kathmandou puis à Pokhara, nous avons longuement rencontré des familles de réfugiés tibétains qui, à cheval ou à pied, avaient fui leur pays en 1959, après l'échec d'un sanglant soulèvement antichinois. Cet exode s'était produit neuf ans après l'entrée triomphale de l'Armée populaire de libération de Mao Tsé-Toung dans les rues de Lhassa. Le Tibet était alors passé tout entier sous le contrôle étroit de la Chine communiste. Spontanément, ces réfugiés nous avaient expliqué ce qu'ils pensaient que nous trouverions au Tibet où, pour la plupart, ils avaient encore des membres de leurs familles. J'étais depuis un an déjà correspondant permanent à Pékin. Mon travail constituait à rédiger des dépêches sur tous les aspects de la société

chinoise. Il me restait encore devant moi quatre années en Chine. J'avais quelques idées précises sur l'étendue de la tragédie qui s'était jouée au Tibet à partir de 1950. Mais j'étais décidé à me faire une opinion seul, en jugeant sur place et sur pièces, faisant mien un slogan cher au dirigeant suprême de la Chine, Deng Xiaoping, même s'il reste bien souvent ignoré de son régime : « Rechercher la vérité dans les faits ». A Lhassa, les autorités s'apprêtaient à célébrer le vingtième anniversaire de la fondation de la « Région Autonome du Tibet ». Cet événement avait marqué l'achèvement de la « normalisation » du Tibet chinois et l'intégration officielle du haut plateau au vaste réseau de l'administration de Pékin.

Pour ce 1^{er} septembre 1985, jour anniversaire, le gouvernement chinois avait organisé des cérémonies fastueuses à Lhassa, en présence d'une importante délégation des « autorités centrales » de Pékin, dont faisaient partie Hu Qili, alors considéré comme une étoile montante au sein du bureau politique du parti, et Li Peng, vice-premier ministre orthodoxe aux dents longues. Depuis longtemps, la rumeur avait couru que les « séparatistes » tibétains opposés à la présence chinoise au Tibet préparaient une action d'éclat pour manifester leur rejet de la présence chinoise. Ces cérémonies étaient donc entourées de conditions de sécurité maximum. Pour ces raisons, le Tibet était depuis plusieurs semaines fermé aux journalistes occidentaux. Malgré un visa spécial pour entrer au Tibet à partir du Népal qui nous avait été accordé à Pékin, il m'avait fallu des trésors de patience pour convaincre les gardes-frontières chinois de nous laisser passer. Nous avons la chance rare d'être laissés seuls, sans le comité d'accueil que le gouvernement chinois réserve toujours aux journalistes étrangers quand ils se rendent à l'extérieur de Pékin. Sans guides chinois, nous étions théoriquement libres de nos mouvements, de notre itinéraire et de nos contacts avec la population tibétaine. Nous comptions ainsi parmi les premiers visiteurs étrangers à pouvoir pénétrer au Tibet seuls, sans groupe ni guide, depuis que Pékin avait décidé d'en entrouvrir les portes au début des années quatre-vingt.

La route entre Khassa et Lhasa, axe stratégique construit pour l'armée chinoise en 1955 et 1956, est longue de 800 kilomètres. Perchée sur le plateau tibétain, au milieu de l'Himalaya, elle vous fait passer presque au pied de l'Everest, le Qomolangma, la « Déesse Mère du Monde » pour les Tibétains, le plus haut sommet de la planète. Nous avons parcouru ces splendeurs en quelques jours, en Jeep, puis en bus. Nous nous arrêtons souvent à proximité des villages où flottaient les drapeaux de prières tibétains. Flottaient aussi, bien visibles au-dessus des toits de ces maisons de boue séchée, blanches et ocre, les drapeaux de la République populaire de Chine, rouges aux cinq étoiles, comme pour mieux rappeler au visiteur distrait ou naïf qu'il se trouvait bien en territoire chinois. L'une de ces étoiles jaunes symbolise d'ailleurs l'entrée en 1950 du Pays des Neiges dans la « Grande famille chinoise ». Sur les murs des maisons paysannes apparaissaient parfois des slogans de la Révolution culturelle, le plus courant étant « 10 000 ans au Parti communiste chinois ».

Nous avons fait étape à Shegar, au Monastère du Cristal Éclatant. Autrefois, avant les destructions de la révolution si étrangement nommée « culturelle », il abritait 400 moines et lamas. Shegar, presque vide, est aujourd'hui l'un des points de départ des expéditions qui se rendent au camp de base de l'Everest. Elles traversent le monastère de Rongbuk, le lieu de culte le plus haut du monde, lui aussi entièrement démoli par les gardes rouges. Grelottant de froid, nous faisons étape sur les cols. A Lhakpa La, à 5 220 mètres, nous avons contemplé l'un des plus beaux panoramas sans doute que peut offrir notre planète. Là commencent les neiges éternelles qui, au lever du jour, quand les premiers rayons du soleil commencent à poindre, s'embrasent de teintes rouge et or sur les flancs des pics majestueux. Le ciel s'éclaire ensuite d'un bleu d'une pureté sans égale. Ici, loin de la fureur des villes, nulle pollution, nul bruit autre que celui du vent et du claquement des drapeaux de prières qui demandent aux dieux de protéger le voyageur. Exaltés par la

beauté des lieux, nous ne disions pas un mot, envoûtés par l'atmosphère de profonde harmonie qui nous enveloppait.

Près de Lhakpa La se trouvent les monastères de Sakya, berceaux du bouddhisme tibétain, dont le plus ancien, édifié en 1073, n'a pas, lui non plus, survécu à la folie obscurantiste des gardes rouges de Mao. Un autre a été en partie reconstruit et restauré. Premières ruines, premiers moines aux sourires tristes et, pour nous, premiers serremments de cœur. Nous avons continué notre route vers Shigatsé, capitale du Tsang et deuxième ville du Tibet. Peuplée aujourd'hui d'à peine plus de 20 000 habitants, Shigatsé a été la résidence des panchen-lamas qui, pendant des siècles, furent concurrents du dalaï-lama au sommet de la hiérarchie de la religion tibétaine. Le cinquième dalaï-lama avait réussi au xvii^e siècle à réunir le Tsang à la région de Lhassa, le U, mais les sourdes rivalités entre les deux chefs spirituels et temporels les plus vénérés du Tibet ne se sont jamais éteintes, à la grande satisfaction des autorités chinoises qui surent habilement en tirer profit.

Le gigantesque monastère Tashilunpo, l'un des plus prestigieux de la secte des Bonnets Jaunes, était lui aussi en cours de restauration quand nous l'avons visité. Là encore, les gardes rouges étaient passés et avaient laissé la marque du fanatisme. En réalité, avant eux déjà, les soldats de l'Armée populaire de libération avaient entamé la sale besogne. A Shigatsé, nous avons emprunté un autobus d'un autre âge pour continuer notre route vers Lhassa. Nos compagnons de route sur les bancs de bois du véhicule étaient des nomades et commerçants tibétains. Les yeux arrondis de curiosité, ils nous observaient, stupéfaits. Au Tibet, on se salue en se tirant la langue. Parlant chinois, nous tentions de lier la conversation. Bien des vieux lamas parlent un chinois presque courant : ils ont eu tout le loisir de l'apprendre dans les geôles de Chine. Le toit du véhicule avait été surchargé de monceaux de paquets les plus divers sur lesquels étaient arrimés nos sacs à dos. A flanc de montagne, sur des routes de pierres étroites qui bordaient des précipices de plusieurs

centaines de mètres, le chauffeur, un Han chinois, montrait une adresse hors du commun pour négocier ses virages, malgré une direction visiblement fatiguée et des freins sur l'efficacité desquels il valait mieux ne pas trop s'interroger.

Nous vîmes aussi Gyangtsé, troisième cité tibétaine. Ici aussi s'offraient au regard des sanctuaires et temples dévastés, des chortens éboulés, des bouddhas décapités et des fresques souillées. Les stigmates du cataclysme politique qui s'est abattu sur le Tibet étaient partout manifestes. Nous n'étions pas venus dresser un constat des destructions, mais elles sautaient aux yeux. La route de Lhasa longe ensuite pendant plusieurs heures le Yamdrok Tso, le Lac de Turquoise, dont la circonférence dépasse 250 kilomètres. Il nous restait encore à traverser le fleuve Yarlung Tsangpo, puis à laisser derrière nous l'aéroport de Gonggar pour gagner Lhasa, la Cité des dieux. A vélo ou à pied, nous avons inlassablement parcouru les ruelles et avenues de cette ancienne capitale déchuée.

Suis-je croyant ou incroyant, je ne sais trop. Mais la visite d'une belle église romane ou d'une mosquée laisse généralement chez moi une impression de paix intérieure. A Taiwan, à Singapour, à Hong Kong et même en Chine continentale, les dizaines de temples bouddhistes que j'ai vus m'ont fait un effet semblable. A Lhasa en revanche, dans les monastères et lamasseries, au temple du Jokhang, le plus sacré du Tibet au cœur de la partie tibétaine de la ville, nous étions bouleversés devant des bouddhas de plâtre flambant neufs et des fresques murales ripolinées de fraîche date. Ces lieux de culte laissaient un goût amer. Nous étions devant des décors de théâtre. Tout ceci avait été rasé pendant la révolution culturelle. Ces reconstructions, rénovations et réparations hâtives ne trahissaient que trop l'étendue d'un ouragan qui avait failli balayer à jamais une civilisation. Nous avions devant nous un Tibet blessé, sinistré, traumatisé après trente années de maoïsme que pas un seul Tibétain en âge de se souvenir ne pourra jamais oublier.

Nous nous souviendrons, quant à nous, de ces discussions

passionnées et enfiévrées, sans témoin, dans les salles obscures des lamasseries ou dans les maisons des Tibétains. Partout, nous étions pris à témoin par des Tibétains qui, trop heureux de pouvoir raconter des pages de leur tragédie à des oreilles attentives, ne voulaient plus s'arrêter de dire leur détresse. Mais aux larmes se mêlait en même temps la joie de connaître, après des souffrances indicibles, une période bienvenue de renouveau. Depuis 1979, la Chine de Deng Xiaoping faisait souffler un vent de plus grande tolérance et de pragmatisme. Des prisons et camps de travail étaient revenus de nombreux « contre-révolutionnaires ». Les sinistres communes populaires de Mao avaient été démembrées. Les sourires revenaient sur les lèvres de nos interlocuteurs quand nous parlions des monastères dont les portes étaient à nouveau ouvertes. Qu'on ne s'y trompe pas : il n'était pas question pour les cadres chinois d'autoriser ces lamasseries à redevenir les universités du bouddhisme qu'elles étaient avant 1950. Mais Pékin avait bel et bien décidé de relâcher la pression idéologique. Ainsi Lhassa ne s'éveillait plus au petit matin au son de « l'Orient est rouge », l'hymne maoïste inlassablement hurlé depuis 1959 dans les haut-parleurs installés à travers la ville. Simplement, les Tibétains redécouvraient quelques espaces de liberté si longtemps confisqués et reprenaient goût à la vie.

Depuis, je me suis rendu dans d'autres régions où vivent plusieurs millions de Tibétains et qui ont été rattachées dans les années cinquante et soixante aux provinces voisines, bien chinoises celles-là, du Yunnan, Sichuan, Gansu et Qinghai. Je suis allé aussi plusieurs fois à Dharamsala, une petite bourgade de montagne, dans les contreforts de l'Himalaya au nord de l'Inde. Dharamsala a été baptisé « Petit Lhassa » depuis que le dalaï-lama, l'« Océan de Sagesse », y a trouvé refuge, après son départ en exil en 1959. A une heure de vol se trouvent le Ladakh et le Zanskar, deux vallées voisines du Tibet occidental. Ces vallées arides, à 3 500 mètres d'altitude, dans l'extrême-nord de l'Inde, sont elles aussi deve-

TIBET

MORT OU VIF

PIERRE - ANTOINE DONNET

« L'agonie du Tibet, écrit Elisabeth Badinter dans sa préface au livre de Pierre-Antoine Donnet, ce n'est pas seulement des hommes assassinés, des nonnes et des prêtres torturés, des milliers de gens déportés dans des camps de rééducation, c'est aussi un véritable génocide culturel, linguistique et religieux. La sinisation systématique du Tibet est à moyen terme sa mort assurée. Et cela dans l'indifférence générale... »

Tibet magique, Tibet martyr. L'une des tragédies de cette fin de siècle se joue actuellement au Pays des Neiges. Depuis son invasion par la Chine en 1950, le Tibet est asservi et colonisé. Pour rompre le silence, *Tibet mort ou vif* veut d'abord informer. Recueillis auprès des protagonistes tibétains aussi bien que chinois, une multitude de témoignages inédits et de documents exclusifs offrent un regard neuf sur ce choc de deux grandes civilisations dont les répercussions sont incalculables. Chef spirituel et temporel des six millions de Tibétains, le dalaï-lama, prix Nobel de la paix 1989, y exprime son parti pris de tolérance et de non-violence. Avant qu'il ne soit trop tard...

Pierre-Antoine Donnet, journaliste, diplômé de sciences politiques et de chinois, a été correspondant à Pékin de 1984 à 1989.

Photo © Patrick Lescot - A.F.P.



9 782070 719181



90-II A 71918 ISBN 2-07-071918-9

Extrait de la publication

120 FF tc